

à Queretaro, comme l'empereur le désirait. Maximilien s'était résigné, avec un sentiment de risquer le tout pour le tout, et l'idée qu'il pourrait peut-être y avoir un miracle qui donnerait encore au dernier moment un autre cours aux événements. Dans le pire des cas, il espérait en la possibilité d'un compromis avec Juarez, qui sans doute accepterait, si sa présidence était par là même assurée. Et enfin Maximilien croyait déjà être allé trop loin pour qu'il y eût possibilité de revenir sur ses pas.

Bazaine avait appris la nouvelle du malheur de Miramon et il avait fait dire à Dano, le 13 février, d'Aculcingo (1), qu'il pouvait encore donner la main à l'empereur pour l'aider à retourner dans son pays ; dans peu de jours ce ne serait plus possible. Mais Dano reçut la dépêche trop tard ; le matin du 13 février, l'empereur avait quitté Mexico à l'improviste. L'ambassadeur regretta profondément que l'empereur se fût décidé d'aller à l'aventure, mais il ne pouvait rien y faire. L'embarquement du corps expéditionnaire et des légions dura du 13 février jusqu'au 12 mars. Le maréchal Bazaine quitta le dernier le sol mexicain. Parmi les troupes qu'il commandait, des voix se faisaient entendre et Douay était leur avocat, qui accusaient Bazaine de tout le malheur. Le maréchal l'apprit et convoqua une assemblée d'officiers devant laquelle il chercha à se défendre en lisant des extraits de lettres et d'instructions de Napoléon et du gouvernement.

Bien qu'il n'eût agi de fait que suivant des ordres, et qu'il n'eût été du premier jusqu'au dernier jour que le serviteur fidèle et même trop fidèle de son maître, on ne le crut pas. Le maréchal en gagna uniquement de s'attirer la colère de Napoléon, car cette manière de se défendre mettait les torts de son côté. Les rapports officiels de Castelnau, les rapports officieux de Douay et d'autres, les comptes rendus défavorables au maréchal, son propre essai de disculpation et l'opinion publique en général, laquelle, comme toujours, jugeait sans connaître le cours des événements, tout donnait tort à Bazaine. A sa rentrée il ne fut pas reçu avec les honneurs dus à un maréchal de France. Napoléon était enchanté d'avoir trouvé en lui un bouc émissaire pour l'aventure manquée du

(1) Voir GAULOT, II, p. 491.

Mexique et de pouvoir détourner un peu le mécontentement général qui se manifestait vis-à-vis de lui et de son épouse.

Mais au fond il savait très bien que Bazaine n'avait été qu'un soldat obéissant. Après quelque temps il le fit rentrer en grâce et Bazaine put ainsi jouer un grand rôle comme commandant d'armée dans la guerre de 1870-71, qui devait pour toujours mettre fin à sa carrière.

L'empereur Maximilien avait rompu définitivement avec les Français. Ceci eut aussi un écho à l'extérieur, parce qu'il donna ordre à son ambassadeur à Paris, Almonte, de se rendre immédiatement à Londres. L'empereur écrivait que ceci était de la plus grande importance, étant donné l'amabilité et même l'amitié que le gouvernement anglais montrait maintenant envers le Mexique en toutes occasions, tandis qu'il ne lui avait été jadis que peu favorable (1). En même temps l'empereur donna ordre à ses autres représentants en Europe de ne pas toucher le territoire français pendant un voyage et leur défendit d'utiliser un vapeur appartenant à cette nation.

Napoléon déclarait en même temps, lors de l'ouverture de la nouvelle session du Corps législatif, qu'une série de circonstances malheureuses avaient anéanti l'essai de restauration d'un vieil empire. La régénération d'un peuple, ainsi que l'intention d'ouvrir au commerce français un avenir illimité, en avaient été les idées directrices. « Mais le jour, disait l'empereur des Français, où nos sacrifices m'ont semblé plus grands que les intérêts qui nous appelaient de l'autre côté de l'Océan, j'ai décidé de ma propre initiative le rappel de notre corps d'armée. »

Ces paroles avaient pour but de cacher la vérité, à savoir que la pression exercée par l'Union, ainsi que la crainte de complications militaires en Europe, avaient été les motifs principaux de cette résolution. Le nom de l'empereur Maximilien ne figurait pas dans ce discours.

L'impératrice Eugénie, qui avait appris la fausse nouvelle que l'empereur François-Joseph demandait, comme condition pour le retour de Maximilien, la renonciation à ses droits d'archiduc et à son titre d'empereur, dit à la princesse Metter-

(1) Empereur Maximilien à Almonte, 10 février 1867. Vienne, Archives de l'État. Brouillon.

nich que ceci était un peu dur. La princesse répliqua qu'elle n'y croyait pas, mais que, en tous les cas, il devait sembler naturel que l'empire d'Autriche tout entier ne voulût rien savoir, le cas échéant, d'un héritier de la couronne qui avait déjà possédé un trône sur lequel il n'avait pas pu se maintenir (1). De tels bruits étaient venus jusqu'à Paris. Partout on cherchait des raisons pour s'expliquer la décision funeste de l'empereur de rester au Mexique. On cherchait partout des raisons, excepté dans son âme à lui, dans le fond de son caractère, qui trace sa voie à l'homme et détermine son sort.

(1) Comte Mülinen au baron Beust, 21 décembre 1866. Vienne, Archives de l'État.

CHAPITRE V

LA CATASTROPHE

En marche pour Queretaro. — Réception et situation militaire. — Désastreux conseils de guerre — Cours du siège. — Envoi du général Marquez. — Joies éphémères de la victoire. — Trahison du colonel Lopez. — Le 15 mai 1867 l'empereur est fait prisonnier. — Sa contenance fière. — Maximilien en prison. — Espoir d'être sauvé. — Idée de fuite. — Le doute envahit l'âme de l'empereur. — Les époux Salm et leurs efforts. — Le rôle des ambassadeurs. — Condamnation de l'empereur. — C'est mourir deux fois. — Les derniers jours et les dernières heures. — Lettres d'adieu. — La mort. — Dissolution de l'empire. — Exposition universelle à Paris. — Splendeurs et réjouissances. — Arrivée de la nouvelle fatale. — Effet produit sur le couple impérial français. — Condoléances à Vienne. — Visite de Napoléon et d'Eugénie à Salzbourg. — Charlotte rêve de « souveraineté universelle ».

Comme nous l'avons dit, la situation militaire de l'empire était devenue très défavorable. Au fond, il n'y avait plus que les villes de Mexico, de Vera-Cruz, de Puebla et de Queretaro qui lui appartenaient. Tout le reste du pays était entre les mains de l'ennemi ou du moins exposé à être pris sans coup férir. Miramon avait réuni, après sa défaite, le reste de ses troupes avec celles du général Castillo, qui avait été détaché de lui et était arrivé à Queretaro. Le général impérial Mejia avait justement livré au juariste Carbajal quelques combats pleins de succès et était également venu vers cette ville. En outre, il y avait là encore le général Mendez avec sa brigade et Olvera, un partisan de l'empereur, avec ses soldats. Donc, près de 9 000 hommes de troupes impériales réunies dans la ville, il est vrai d'une valeur tout à fait inégale au point de vue militaire. Contre Puebla, qui possédait 2 500 hommes de garnison, s'avancait le général Porfirio Diaz ; il n'y avait que quelques milliers d'hommes pour défendre Mexico. Les généraux juaristes